TREIZIÈME ANNÉE. — N° 4.190. Paris et Départements : 5 centimes LUNDI 19 AVRIL 1909.

Directeur : Victor SIMOND

Adresser les Communications Lettres et Manuscrits au Directeur

BUREAUX 16 et 18, rue Notre-Dame-des-Victoires

Téléphone : Numéro 102-58 Après minuit : 159-89 Adresse Télégraphique : AURORE-PARIS

L'AURORE

Politique, Littéraire, Sociale

Directeur : Victor SIMOND

ABONNEMENTS

	Paris	Départements	Étranger
3 mois.....	5 fr. »	5 fr. 75	12 fr. »
6 mois.....	9 fr. 50	11 fr. »	24 fr. »
1 an.....	18 fr. »	20 fr. »	48 fr. »

LES ANNONCES SONT REÇUES : A L'OFFICE D'ANNONCES, 10, Place de la Bourse et aux bureaux du journal, 18, rue N.-D.-des-Victoires

OPINIONS

La Maison de Mme Rolland

Voilà qui va surprendre, et sûrement même désoler bien des gens. La maison de Mme Rolland n'est plus au coin du quai. Pour ma part, j'avouerai sans honte que la découverte de M. Claude Perroud m'enlève une de mes illusions les plus chères. Quand je passais sur le Pont-Neuf, je ne manquais jamais de jeter un regard, un long regard, vers le deuxième étage de la maison Louis XIII, à l'angle du quai de l'Horloge et du Pont. C'était là qu'avait vécu Manon Philipon, jusqu'à son mariage avec Rolland. A cette fenêtre, Manon, rêveuse, s'accoudait. Là, derrière cette plaque de marbre que la commission des inscriptions parisiennes a fait effaner, il y avait une petite fenêtre, le « boulingrin » dont elle parle dans ses *Mémoires*. Cette étroite ouverture, masquée depuis, éclairait la petite chambre de la jeune fille. Là encore, Manon s'était haussée, à l'aide de l'établi de graveur de son père. Il faut lire, dans la belle et définitive édition des *Mémoires* publiés par M. Perroud, le récit de la scène, plutôt égrillarde, du petit apprenti qui enlève Manon, « de manière que mes jupes se relevaient — n'a-t-elle écrit — et que je me trouvai à l'instant assise sur ses genoux. » Pauvre Manon ! Elle ne voyait certes pas, alors, dans les brumes dorées de l'horizon, la charrette qui sortirait un jour de la Conciergerie, pour la mener à la place de la Révolution.

La maison du coin du quai de l'Horloge n'est pas la maison du graveur Philipon. Dans un article très documenté du récent numéro de la *Révolution française*, M. Perroud établit, sur les données des registres paroissiaux, les diverses adresses de Gatien Philipon, graveur, père de Manon, entre 1752 et 1780. Au moment de la naissance de sa fille, Philipon habitait rue de la Lanterne. En 1755, il est place Dauphine. En 1761, il est « traverse » du quai des Morfondus. En 1763, quai de l'Horloge. En 1780, rue de Harlay. Le quai des Morfondus, comme on peut le voir sur le plan de Turgot de 1739, était la section comprise entre la Conciergerie et le Pont-Neuf. Cette appellation disparaît sur le plan de Verniquet de 1789. Le quai tout entier, du Pont-au-Change jusqu'au Pont-Neuf, est dénommé, comme il l'est aujourd'hui, quai de l'Horloge. Quant à la Traverse du quai des Morfondus, M. Perroud croit que c'était tout simplement la rue de Harlay. Mais les deux premières adresses ne nous intéressent guère, Manon n'ayant que dix ou onze ans quand son père habitait déjà quai de l'Horloge. Il y habitait encore quand sa fille, en février 1780, se marie avec Rolland.

M. Perroud rappelle dans quelles circonstances a été fixée la maison de Mme Rolland. C'est M. Dauban qui, le premier, publia la vue de la maison du coin du quai et le plan de l'appartement du second étage. M. Perroud estime que les preuves apportées par M. Dauban ne sont pas convaincantes. Il serait difficile de suivre ici M. Perroud dans le long et intéressant voyage qu'il fait à travers les documents, émanant de Manon elle-même, auxquels il s'est reporté. Manon logeait « aux bords de la Seine ». Elle « n'a pas de voisins en vis-à-vis ». Sa fenêtre est « exposée au nord ». Cela convient au quai de l'Horloge. Mais cela peut s'appliquer aussi bien à une maison voisine du Pont-Neuf. De sa fenêtre, elle aperçoit la cours de la Seine et un vaste ciel, « depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont-au-Change, jusqu'au couchant... derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot ». Ces descriptions se rapportent encore aussi bien à la maison du Pont-Neuf qu'à celle de la rue de Harlay.

Mais voici une autre citation des *Mémoires*. Mme Rolland raconte la seconde des « scènes de l'atelier », avec l'apprenti, ce que M. Perroud appelle « les vilaines scènes dont elle eût vraiment mieux fait de ne rien dire ». Sainte-Beuve, — est-ce lui ? — parlant de ce récit, l'appelle, croyons-nous, « un acte de sublime impudeur ». Mme Rolland écrit (manuscrit de la Bibliothèque nationale) que, un jour où elle se trouvait par hasard dans l'atelier de son père, « je ne sais quelle fanfare se fait entendre sur le Pont-Neuf, sur lequel avait jour la maison que nous habitions quai de l'Horloge, très près du pont, au second étage ». Sur le manuscrit, Mme Rolland a biffé les mots « sur lequel avait jour », pour les remplacer par « près duquel était située ». Au lieu de « très près du pont », elle a mis « près du pont ». Ces deux corrections sont bien faites pour permettre le doute. La maison était donc, sinon éloignée, du moins pas voisine du pont. Elle n'avait pas jour sur le pont. Ce n'est donc pas la maison sur laquelle la plaque de marbre a été apposée.

Autre citation. Le 11 janvier 1776, Marie Philipon, Manon, comme on l'appelle familièrement, raconte à ses amies Cannet l'incendie qui, dans la nuit du 10 au 11, a détruit une partie du Palais. « Eveillée au son du tocsin, je saute de mon lit à la fenêtre. J'aperçois une lueur terrible ; j'éveille toute la maison et je m'habille. Le ciel paraissait tout en feu du côté de notre cour, où il tombait des flammèches ; mon père sort ; il était deux heures du matin... Papa revient, il m'annonce que le feu était au Palais, mais qu'il n'y avait pas de danger pour nous... On a transféré les prisonniers qui cherchaient à s'échapper. Une galerie tout entière est brûlée, ainsi que la cour des Aides, la Chancellerie et plusieurs greffes... Le feu gagne dans les souterrains et l'on dit ce soir que le Palais est perdu. La Sainte-Chapelle est menacée... »

On voit, — dit M. Perroud, — que l'incendie a sévi dans la partie nord-est de cet amas d'édifices dont l'ensemble s'appelait le Palais. Dès lors, on comprend fort bien, si l'on met le logis de Philipon dans la partie du quai qui confine la rue de Harlay, que la jeune fille ait été inquiète, et que son père soit venu la rassurer. On ne se l'explique pas si on loge Philipon à l'autre extrémité, sur le Pont-Neuf, séparé du Palais par tout le triangle des maisons de la place Dauphine.

M. Perroud relève encore, à l'appui de sa thèse, d'autres passages des écrits de Mme Rolland. Voici, dans une lettre du 16 juillet 1776, un mot qui semblerait désigner la maison voisine du Pont-Neuf : « J'habite les bords de la Seine, vers la pointe de cette île où se voit la statue du meilleur de nos rois. » Mais l'indication demeure bien imprécise. Il y a « vers la pointe », et non pas « à la pointe ». Marie Philipon veut dire surtout qu'elle est dans la partie occidentale de l'île, dans la partie la plus rapprochée de la pointe, et cela reste vrai pour la maison avoisinant la rue de Harlay, qui ne serait guère qu'à cent vingt ou cent cinquante mètres du Pont-Neuf.

Voici donc, par l'étude documentée de M. Perroud, un point d'histoire désormais controversé. C'est vraiment dommage. On se rappelle qu'il y a un peu moins de deux ans, il fut grandement question de démolir les deux petites maisons qui forment la pointe de l'île. On s'éleva un peu partout contre ce projet. Et l'on fit valoir, entre autres raisons, que l'une d'elles, celle du coin du quai, avait abrité l'Egérie girondine. Ici même parut, à cette place, un article, réclamant en faveur de la conservation de ce qui était pour nous une relique (*Aurore* du 20 septembre 1907). Hélas ! voilà toutes nos illusions envolées. Jamais la belle Manon n'a penché sur ce balcon la poitrine « superbement meublée » dont elle se glorifie dans ses *Mémoires*. Jamais le petit « boulingrin », qui était du reste une étroite fenêtre, dans laquelle on voulait la reconnaître, n'a éclairé la chambrette de la jeune fille. On en voudrait presque à M. Perroud d'avoir établi que, jusqu'ici, tout le monde s'est trompé. Il va falloir enlever la plaque. Et, qui sait, maintenant, démolira-t-on la gentille maison ? Ce serait alors la désolation complète.

MAXIME VUILLAUME.

Les Prétendus faux d'"Ordan-Larroque"

Une lettre du préfet du Gers

Dans un article que publiait l'*Autorité*, le 15 avril dernier, M. Paul de Cassagnac n'était indirectement en cause le préfet du Gers, à propos de l'affaire dite des faux d'Ordan-Larroque.

On se souvient que, quelques jours avant les élections municipales d'Ordan-Larroque, on apposa des affiches annonçant que le ministère de l'instruction publique accordait par faveur à cette commune, pour travaux de construction scolaire, une subvention qui, d'après la loi, est un droit pour toutes les communes.

M. Lapaine, préfet du Gers, vient d'adresser à M. Paul de Cassagnac une assignation en diffamation. L'affaire viendra probablement à la prochaine session de la Cour d'assises du Gers.

Voici la lettre adressée à ce sujet à M. Paul de Cassagnac par le préfet :

La patience a des bornes, même celle d'un préfet. J'avais observé jusqu'ici la réserve professionnelle qui m'incombait dans l'affaire dite des faux d'Ordan-Larroque à laquelle on a voulu me mêler, mais je ne puis maintenant laisser sans réponse la lettre ouverte que vous m'adressez dans l'*Autorité* du 15 avril et dont je n'ai connaissance qu'aujourd'hui. Cette réponse n'est et ne peut être qu'une assignation en diffamation. Vous la recevrez donc par voie d'huissier et j'ajoute que je suis absolument décidé à poursuivre de la sorte quiconque tentera de m'impliquer dans cette affaire à laquelle, je le déclare une fois pour toutes, je suis complètement étranger.

L'Armée de Salonique

Les Jeunes-Turcs semblent en très bonne voie. Les bataillons qui les soutiennent — l'armée de Salonique, comme on l'appelle déjà — sont à une quarantaine de kilomètres de Constantinople. Ils ont occupé sans coup férir, et sans la moindre protestation de la part des soldats du sultan, les forts qui défendent la route de la capitale. Ils ont refusé de négocier avec la délégation parlementaire qui s'est présentée à eux. C'est donc qu'ils se sentent très forts, sûrs de rentrer à Constantinople en vainqueurs et de reprendre le pouvoir qui vient de leur être arraché. Les choses en sont là.

Manifestement, on n'est pas si rassuré dans l'entourage du sultan et de son nouveau grand-vizir. Un gouvernement qui aurait confiance dans le lendemain attendrait de pied ferme les rebelles, et ne s'amuserait pas à traiter avec eux. Or, une seconde délégation doit tenter de traiter avec l'armée de Salonique, qui a déjà repoussé les offres de la première. Pendant ce temps, les renforts arrivent à Tchataldja. Demain, ce peut être, si rien de nouveau ne surgit, la plus lamentable des guerres civiles, puisque c'est l'armée qui se déchire et se bat contre elle-même.

Visiblement, il apparaît que la sédition militaire des derniers jours a été l'œuvre de la contre-révolution. Que l'Union libérale en ait profité, c'est certain. Mais c'est la contre-révolution qui a distribué aux soldats l'argent qui, d'après des renseignements qui peuvent être considérés comme dignes de foi, remplissait leurs poches, rappelant à la mémoire le vers fameux des *Châtiments*. C'est encore la contre-révolution qui a suscité les massacres d'Adana. Il est donc à souhaiter que l'armée de Salonique arrive, maîtresse de la situation, et sans sang versé, à Constantinople. Attendons les événements.

M. V.

AU JOUR LE JOUR

Nos Autobus

Il ne semble pas que nous en soyons très fiers. A mesure que l'air s'épure, sous l'action du printemps, et que les jours se prolongent, nous sommes frappés davantage par leur allure de mastodontes patauds, le bruit canaille dont leur marche s'accompagne, et leurs âcres senteurs. Lisez un article de M. Girardault, récemment paru dans la *Revue de Paris*; son optimisme vous réconfortera, et vous donnera une leçon d'indulgence.

Vous comprendrez d'abord quelles difficultés ont à surmonter les pauvres autobus. On ne les soupçonne pas, avant d'en lire la récapitulation. Songez que sur un espace de 200 kilomètres carrés, envahi déjà par une population de trois millions d'habitants et une multitude de voitures, ils doivent évoluer le plus rapidement et le moins dangereusement possible. La vitesse, on l'a déjà : douze kilomètres et demi à l'heure, c'est suffisant. Le danger... hum ! Enfin, c'est un peu notre faute. Il paraît que notre éducation n'est pas encore achevée...

Il faut vaincre une chaussée hétéroclite et lutter contre de fortes rampes. Il faut combattre la concurrence du Métro, des tramways et des bateaux. Bref, une entreprise très pénible. Le Métro a transporté 300 millions de voyageurs en 1907. Et l'on calcule qu'après l'achèvement des lignes en construction, ce chiffre sera doublé. C'est un adversaire redoutable pour les autobus qui, à leur début, ne se sont trouvés en présence que de 115 millions d'amateurs.

On a jugé qu'ils progressaient lentement. Nouvelle erreur. Les dix premières voitures ont été « lancées » le 11 juin 1906, date mémorable. Il y en a aujourd'hui cent soixante, et en 1910, vous ne rencontrerez plus un seul omnibus à chevaux.

Ces voitures sont vaillantes, en outre. Les cent vingt-cinq premières ont abattu cinq millions de kilomètres, et la proportion ne tend qu'à s'accroître. Félicitations.

Nos autobus ont une force de 35/45 chevaux. Ils marchent actuellement au benzol, qui ne vaut que 0 fr. 30, — contre 0 fr. 36 à l'essence, — s'use moins vite, et coûte moins cher d'octroi.

La grande question est le choix du modèle. On a commencé par les grands véhicules de 32 places. Tout le monde les a trouvés lourds, — dame ! 4.600 kilogrammes quand ils sont vides ! — et d'accès incommode. On blâmait surtout les impériales, parce qu'on y circule lentement et qu'aux stations ils font perdre du temps. De là, l'essai des petites voitures de 16 places, qui ne pèsent que 3.000 kilogrammes... Nouvelles lamentations : il fallait en doubler le nombre, ce qui encombrait Paris, — et ça ne ne pouvait jamais y découvrir un coin libre. Hercule, entre le Vice et la Vertu, ne fut point si perplexe.

En somme, on a peut-être fait pour le mieux. Les blagueurs du boulevard ont la partie belle ; mais qu'eussent-ils fait, je le demande ? Ils n'ont raison qu'en proclamant les méfaits de la trépidation. Par elle, les maisons sont ébranlées, les pendules arrêtées. On affirme même que le vin n'y résiste pas et tourne... Cela reste à vérifier. Des bandages plus parfaits résoudront-ils quelque jour le problème ?

Mais si difficile qu'il soit, on a encore du bénéfice à en chercher la solution. La Compagnie des Omnibus, dont le monopole prend fin l'année prochaine, gagne 25 pour 100. Ne la plaignons pas trop. Les candidats à sa succession, — elle comprise, — sont nombreux. N'en soyons pas trop surpris.

Quelques chiffres, pour finir. En 1856, un Parisien accomplissait, en omnibus, 73 déplacements, auxquels il consacrait 45 francs. Nous sommes, cinquante ans plus tard, beaucoup plus agités : 305 déplacements, moyennant 64 francs.

Un joli sujet de *tableau comparatif* pour l'Almanach Hachette.

P. Robert-Kemp.

ÉCHOS

LA TEMPÉRATURE

A Paris, le ciel, jusqu'alors peu nuageux, s'est couvert hier matin et des gouttes de pluie sont tombées dans la journée. Les vents sont faibles d'ouest à ouest-sud-ouest. La température baisse légèrement.

Ailleurs, le vent est faible d'entre sud et ouest sur nos côtes de la Manche et de la Bretagne, des régions est en Gascogne et en Provence.

La mer est belle généralement.

La température a baissé dans nos régions du nord-ouest et du midi. Hier matin, le thermomètre marquait : — 6° à Archangel, + 1° à Stockholm, 10° à Paris, 11° à Bordeaux, 15° à Lyon, 18° à Alger, 15° au puy de Dôme, 6° au Ventoux, 0° au pic du Midi.

En France, des pluies sont probables avec temps moins chaud.

—x—

Visite présidentielle

Le président de la République visitera après-demain mercredi, à deux heures, l'exposition des Cent portraits de femmes — écoles anglaise et française — du dix-huitième siècle, organisée au bénéfice de la Société de secours aux familles de marins français naufragés.

Le vernissage aura lieu le lendemain, jeudi. En raison du but charitable de l'exposition et des frais considérables qu'elle a occasionnés, toutes les entrées de faveur seront supprimées.

—x—

Lemoine chez le Commissaire

Elle est au moins plaisante, sinon tout à fait piquante, l'aventure du pseudo-fabricant de diamants Lemoine, que la police de Sûreté appréhendait au col ces jours-ci. Devant qu'il fût déjoué par les limiers de M. Hamard, Lemoine eut, en effet, l'occasion d'aller au poste et d'en ressortir la tête haute sans autre forme de procès, n'ayant pas été reconnu.

A la suite d'un souper dans un cabaret de nuit de Montmartre où il faisait la fête, et où il avait cassé la vaisselle et mené grand tapage, il avait fut conduit au poste de commissaire qui admonesta paternellement, comme il dit fait à un fils de famille, un peu excité par des vins généreux.

Mais il ne pensa pas à l'arrêter. Pourquoi l'eût-il arrêté ? Il ne le connaissait pas.

Pour son malheur, Lemoine fut laissé en liberté, c'est-à-dire exposé à tous les dangers. C'est ce qui l'a perdu. Mais aurait-il été plus en sûreté, si on l'avait gardé au poste cette nuit-là ?

—x—

Une Plaque commémorative

Depuis le commencement de ce mois, un échafaudage — caché par des bâches — était édifié au Palais de Justice, dans la galerie Marchande, du côté de la Sainte-Chapelle.

Qu'allait-on ériger ? On l'ignorait. On le sait aujourd'hui : des ouvriers ont simplement posé une plaque commémorative. Elle est en marbre noir, mesure trois mètres de haut sur deux mètres de large, et porte, en lettres d'or, l'inscription suivante :

Le Palais de Justice
de
Paris
Résidence des Rois de France
Siège du Parlement
de la Chambre des Comptes
de la Cour des Aides, de celle des Monnaies
des Tribunaux, de la Connétablie
de l'Amirauté, des Eaux et Forêts
du Tribunal Révolutionnaire
Affecté depuis le concordat
à la Cour de Cassation
à la Cour d'Appel
au Tribunal de la Seine
et de Police municipale
Plusieurs fois incendié le Palais
fut reconstruit
au XIVe siècle par Salomon de Brosse
au XVIe siècle par les architectes Coutrée
Desmaisons, Antoine et Gabriel
Isolé au XIXe d'après Duc et Donmey
Isolé au XIXe d'après les plans de Huyot
Reconstruit par Duc et Dommey
de MDCCCXIII à MDCCCLXXIX
Cour d'Appel édifiée de MCCCCLXXXIII à MDXXXVI
par Daumet

Cette plaque est barrée d'une veine blanche qui court du haut en bas, à travers les inscriptions ; aussi prête-t-on à l'architecte du Palais, M. Daumet, l'intention de la refuser.

—x—

Rhumatisants

Vous pouvez vous soigner en prenant au Café, comme apéritif, *VICHY-CÉLESTINS* et en buvant, au repas, de cette excellente eau alcaline, la seule qui, réellement, combatte l'acidité.

—x—

Un « Dreadnought » brésilien

Un cuirassé brésilien, le *São-Paulo*, deuxième de la série *Minas-Geraes*, *São-Paulo* et *Rio-de-Janeiro*, sera lancé demain matin à Newcastle-on-Tyne.

Ce cuirassé, du type *Dreadnought*, construit en Angleterre en 1909, pour le gouvernement brésilien, présente les caractéristiques suivantes : longueur, 158 mètres 60 ; largeur, 25 m. 31 ; déplacement, 19.250 tonnes ; force, 23.000 chevaux, et vitesse, 21 nœuds.

Puis, pour l'armement : 12 canons de 305 millimètres disposés dans 6 tourelles ; 22 de 120 millim. disposés en batterie, et 8 de 47 millimètres.

—x—

La Fin d'un Rêve

Sait-on que le Vert-Logis, cette villa de banlieue qui abrita les fredaines extra-conjugales de Mme Steinheil, est mise en vente ?

Nous n'entrerons pas dans les détails descriptifs qu'en publient certains journaux, mais voilà une demeure qui passera aux yeux des badauds et des snobs pour quelque peu historique.

Et Mme Steinheil à Saint-Lazare, et le Vert-Logis aux enchères, n'est-ce pas l'écroulement de tous les rêves d'avenir qu'avait forgés l'héroïne de l'impasse Rossin ?

—x—

Le Coin des Rieurs

— Oh ! figure-toi, j'ai eu bien peur, une fois... Le charbonnier est venu... Il était tout noir.

— Et le nôtre, donc ! Il était bien plus noir, va ! On ne lui voyait que les yeux. Alors quand il les fermait, on ne voyait plus personne.

LANCELOT.

A MAZAMET

Une protestation à M. Clemenceau. — Un ordre du jour de la Chambre de commerce

La Commission patronale a adressé à M. Clemenceau une dépêche pour protester contre l'attentat à la liberté du travail, les cris injurieux et menaces de mort proférés contre les patrons sans que la police soit intervenue. Un nouveau télégramme a été envoyé au ministre de l'Intérieur, à la suite de l'incendie de l'usine du Moulin-Lautier. Il se termine ainsi :

L'administration avait été prévenue, par divers rapports, que les usines du rayon de Saint-Amans-Soult étaient très menacées, et, malgré cela, le préfet disait, hier soir, à un patron d'usine de Saint-Amans, qu'il lui retirerait, lundi, la moitié de son effectif. Grâce à l'attitude de l'administration, nous commençons à voir mettre à exécution les menaces faites devant la Commission patronale et la presse par la Commission ouvrière.

Enfin ajoutons que la Chambre de commerce, réunie en séance, a voté l'ordre du jour suivant :

La Chambre de commerce de Mazamet, se faisant l'interprète des doléances de la majorité de ses commettants qui protestent contre les entraves continuelles à la liberté du travail, les agressions contre les personnes et les charrettes, les dépradations et incendies d'immeubles qui se produisent dans la région en même temps que d'importantes et fréquentes manifestations dirigées par les membres de la grève et des perturbateurs étrangers parcourant librement les rues de la ville en proférant des menaces de mort contre certains d'entre eux, sans qu'aucun empêchement soit apporté à ces faits délictueux ;

Décide, à l'unanimité, de les signaler à M. le préfet du Tarn, en lui demandant instamment de vouloir bien prendre les mesures suivantes :

1° Défense plus sévère des immeubles et usines ; 2° défense plus active et plus réelle de la liberté du travail ; 3° interdiction des manifestations tumultueuses sur la voie publique, qui risquent de se transformer en émeutes ou en rixes sanglantes.

Lire à la 2e page notre Conte du Lundi :
PIÉTÉ FILIALE
par Henry Grenet

Les Événements de Turquie

La Jeune Turquie contre le Sultan

L'Asie Mineure et les Chrétiens de Macédoine, y compris les Bulgares, coopèrent militairement avec le Comité Union et Progrès

Cette fois-ci, la ruse classique a échoué. Une délégation de 30 députés, conduite par le cheikh-ul-islam en personne, a été purement et simplement éconduite par les officiers commandant l'avant-garde des troupes du comité Union et Progrès, concentrées à Tchataldja. La Jeune-Turquie tra, cette fois, jusqu'au bout. Un détachement jeune-turc est arrivé à San-Stefano.

Le savant chef d'état-major Pertev pacha, qui fut l'un des meilleurs élèves du feld-maréchal Haeseler, a pris le commandement en chef des troupes concentrées à Tchataldja.

L'enthousiasme Jeune-Turc

L'enthousiasme est immense, dans toute la Turquie d'Europe, et en Asie-Mineure. Il rappelle les grands jours de la Révolution Française.

Les Chrétiens, y compris les Bulgares, et les Juifs s'enrôlent en masse : ils se montrent des plus ardents à la lutte finale contre la tyrannie de Yildiz.

Un grand nombre de chefs de bandes de la Macédoine organisent des corps de volontaires pour combattre en faveur de la Constitution turque. Le Bulgare Sandansky, avec 400 hommes bulgares, va rejoindre à Tchataldja l'armée de la Constitution.

Le comité central Union et Progrès a fait appel aux organisations bulgares en Macédoine pour la résistance commune contre la réaction. Les officiers jeunes-turcs en Macédoine ont ouvert des dépôts d'armes et distribuent des fusils à tous les habitants sans distinction de religion.

Des bataillons partent de Salonique, d'Uskub, de Serres. Les trains qui les emportent sont salués par une foule enthousiaste. Nombre de hodjas encouragent les soldats à obéir à leurs officiers, déclarant que c'est agir suivant les principes du Koran.

A Salonique, les recettes des douanes sont employées pour les opérations militaires. Les hauts personnages mettent à la disposition du comité leur fortune ; les garnisons des provinces souscrivent avec enthousiasme aux mesures du comité local. On se méfie des espions ; toutes les personnes qui arrivent de Constantinople sont rigoureusement surveillées. Le directeur du lycée ottoman est parti à la tête de 1.000 Albanais et de ses élèves.

La flotte ottomane a télégraphié au comité Union et Progrès son affirmation de fidélité et de dévouement. Les expéditions militaires se poursuivent activement.

L'accord est complet entre le 3e corps (Salonique) et le 2e corps (Andrinople) ; huit bataillons de ce dernier sont partis pour Tchataldja.

Une dépêche arrivée d'Erzingian (Anatolie) indique que le 4e corps d'armée se prépare à marcher sur Constantinople.

Le ministre de la guerre avait inutilement télégraphié au commandant du 4e corps l'ordre de marcher contre l'armée constitutionnelle.

En marche sur Constantinople

Le comité Union et Progrès forme, pour les opérations contre Yildiz, un corps d'armée mixte, fait de troupes empruntées aux deux corps de Macédoine ; de la sorte, la frontière reste suffisamment garnie.

Les valis de Salonique, Monastir, Uskub refusent d'obéir aux ordres reçus du ministre de l'intérieur, dont la nomination est anticonstitutionnelle.

Les chefs de la faction dite « Union libérale » ont demandé une entente conciliatrice au comité Union et Progrès. Celui-ci a répondu :

Une entente par voie télégraphique est impossible. Dans deux jours, nous serons à Constantinople.

De même, une manœuvre de la dernière heure, inspirée par Yildiz, la fusion de tous les comités libéraux, nationaux et réactionnaires en une seule « Union ottomane » n'obtient, en Macédoine et en Asie-Mineure qu'un succès de gaîté.

Constantinople contre Yildiz

Les fortifications de Tchataldja qui défendent Constantinople du côté de la terre étant tombées sans coup férir aux mains du comité Union et Progrès, celui-ci ne rencontrera plus d'obstacle de cette nature et il ne se trouve qu'à 45 kilomètres de la capitale. Seule la résistance des troupes du gouvernement peut arrêter ses progrès.

Or, Yildiz essaie de parlementer. Donc, Yildiz a peur. Dans les ras paresla, c'est du canon que l'on envoie au devant de l'ennemi, quand on le peut. On télégraphie de Constantinople au *Berliner Tageblatt* :

Dans les casernes à Constantinople, un revirement s'est produit : beaucoup de soldats déclarent maintenant qu'ils ne savent pas au juste pourquoi ils se sont révoltés ; avant tout, c'était le plaisir d'avoir de l'argent en poche qui les grisa.

Si la garnison tourne casaque, la solution pacifique consistera dans la chute du gouvernement actuel, mais cela n'est pas encore très vraisemblable.

Suivant le *Lokalanzeiger*, la fraternisation générale peut, en effet, se produire au moment de la rencontre des deux armées ; mais, alors, elle se produira contre le sultan.

Abdul-Hamid et le 13 avril

Le *Journal de Rouen* révèle que le sultan Abdul-Hamid a fait venir, ces temps derniers, une cinquantaine de millions sur sa réserve des banques anglaises.

D'autre part, le *Journal des Débats* publie les détails suivants, dont nous sommes en mesure de confirmer l'exactitude :

Les renseignements que nous apportent aujourd'hui les journaux de Constantinople du 13 et du 14 avril permettent de se faire une idée un peu plus exacte du mouvement contre-révolutionnaire qui vient de tout remettre en question dans l'Empire ottoman. Ils confirment les soupçons qui sont venus tout d'abord à l'esprit des personnes familières avec les choses du Bosphore. Il est sûr que les fautes du comité Union et Progrès, son exclusivisme, sa méconnaissance de certains éléments locaux, la dictature qu'il prétendait exercer, ont rendu possible l'explosion qui l'a chassé du pouvoir. Mais il est également certain qu'elles ont été plutôt le prétexte que la cause déterminante de la sédition victorieuse. Ce n'est pas un mouvement d'opinion publique, même social, qui a renversé le gouvernement. C'est une bande de soldats soudoyés, qui avaient préalablement emprisonné leurs officiers. Les soldats avaient les poches pleines d'argent, ils se vantaient d'avoir de quoi faire bombance tout un mois. D'où venait l'argent ? Les softas, les étudiants en théologie, qui ont fanatisé la troupe, se trouvaient, paraît-il, dans le même cas. Les anciens officiers de la garnison de Constantinople, presque tous sortis du rang, illettrés, ont été accessibles aux mêmes arguments. Dès lors, tout s'explique. Une empreinte de soldats et de softas, hâtivement formée par les anciens sapeurs en détresse, payée avec les millions mis prudemment de côté par les créatures de la Vieille Turquie, peut-être encouragée par les mécontents de la Jeune-Turquie, a brusquement mis la main sur le gouvernement. En même temps, en province, dans les districts asiatiques où l'influence des anciens seigneurs arabes du Palais peut encore se faire sentir, des troubles éclatent, des massacres commencent. On retrouve là tous les procédés des hommes qui ont perdu l'ancien régime.

Déclaration significative

Le comité Union et Progrès publie la déclaration suivante :

Tous les Jeunes-Turcs regardent le récent mouvement comme une tentative de renversement de la Constitution, en présence de laquelle le parti ne peut rester inactif.

Le comité Union et Progrès a derrière lui des forces plus nombreuses que la garnison de la capitale. Outre le 3e corps d'armée, il a pour lui toutes les écoles militaires, presque tous les officiers instruits et tous les partisans des réformes à Constantinople, qui n'attendent qu'une occasion pour rentrer. Quant au 2e corps, s'il paraît se tenir à l'écart, c'est qu'il a à garder la frontière.

Dans les vilayets de Monastir, de Kossovo et de Salonique, la position du parti est extrêmement forte.

Quand la concentration des troupes qui soutiennent le comité sera terminée, 40.000 hommes, avec de l'artillerie, pourront marcher sur Constantinople, et il n'est pas vraisemblable que la garnison de la capitale leur oppose une résistance sérieuse.

Les désordres d'Adana sont l'un des premiers résultats des événements de mardi dernier.

La révolution de Constantinople est l'œuvre du nouveau parti, l'Union libérale, affiliée aux réactionnaires et aux éléments les moins éclairés du clergé musulman.

Bien que le chef de ce parti, Ismaïl Kemal, soit Albanais, il ne faut pas croire qu'il ait beaucoup de partisans en Albanie.

Avec l'appui de l'armée en dehors de la capitale, et d'une opinion publique éclairée dans tout l'empire, les Jeunes-Turcs reconquerront certainement le pouvoir. Le comité sera rétabli. La menace d'une mobilisation de l'armée bulgare n'effraye pas les Jeunes-Turcs.

On admire un beau zèle pour la défense du Cherif, que les réformistes ne manquent point, et qu'on violait constamment sous l'ancien régime.

De son côté, la Restauration yildizienne répand le bruit... que l'Autriche se dispose à envahir le sandjak de Novi-Bazar ! Elle fait dire, d'autre part que la Bulgarie demandera l'érection de la Macédoine en principauté autonome : il y a, dans ce dernier mensonge, une parcelle de vérité. Après la victoire, il faudra récompenser, pratiquement, les Chrétiens de la Turquie d'Europe pour leur fidélité à la Constitution et leur concours militaire.

Les assassinats d'officiers

Suivant une dépêche de Constantinople, l'assassinat d'Izzet Foad pacha aurait eu lieu en présence des membres de sa famille. Au contraire, suivant une dépêche de Constantinople, 18 avril, au *Temps*, la mort du sympathique général serait démentie. Souhaitons que cette dernière information se confirme.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les assassinats d'officiers appartenant aux meilleures familles turques produisent une vive indignation à Constantinople, dans tous les milieux.

Héroïsme d'une Dame turque

Une dépêche de Constantinople à la *Gazette de Francfort* raconte cette scène, digne d'une héroïne de l'histoire romaine :

Le général Mahmoud Moukhtar pacha a été sauvé d'une façon émouvante par sa femme.

Pendant deux jours, près de deux cents hommes entourèrent le palais du général, proférant des menaces de mort à son égard. Lorsque le danger pour lui devint absolument imminent, sa femme lui fit franchir un mur haut de cinq mètres séparant la maison de Moukhtar pacha de celle d'un riche Anglais, sir William Whittall. Après cela, elle descendit elle-même au milieu des troupes hurlantes, elle releva son voile et demanda aux soldats : « Etes-vous mahométans ? »

A leur réponse affirmative, elle leur demanda : « Croyez-vous en Dieu ? »

Les soldats répondirent : « Oui ».

Alors elle jura, la main haute, que son mari n'était plus dans le palais.

Les soldats crièrent : « Nous voulons nous emparer de Moukhtar pour le découper en morceaux ».

A ces mots, la jeune femme ouvrit son corsage et dit : « Eh bien ! déchirez ma poitrine si je mens ».

Les soldats furent tellement étonnés qu'ils déposèrent les armes et ne l'importunèrent pas davantage.

Moukhtar pacha, pendant ce temps, était passé dans la maison de l'Anglais qui, craignant pour sa sécurité, le fit évader et conduire dans une barque lui appartenant.

Les bateliers, ayant reconnu le général, refusèrent de conduire l'embarcation. Ce n'est que sur l'intervention énergique du consul allemand qu'on finit par faire évader Moukhtar pacha.

Les massacres

Les massacres de Chrétiens continuent à Adana, Tarse et autres villes. On redoute des scènes de carnage à Mersina.

Ces massacres sont fomentés par le Syrien Démous Izzet pacha, ex-favori du sultan Abdul-Hamid, et par divers anciens fonctionnaires arabes de Yildiz. Ces individus disposent, comme on sait, de sommes immenses.

Les chancelleries sont au courant du rôle des personnages en question.

A Bagdad

On annonce de Beyrouth que plusieurs tribus arabes se battent dans les rues de Bagdad et que le gouverneur est impuissant à rétablir l'ordre. Il y aurait déjà plus d'un millier de victimes. Dans les rues de Bagdad ? C'est là, sans doute, une manière de parler.

Un prétendant mal accueilli

L'un des prétendants au « trône d'Albanie », Aladro Kastriotti, inonde le pays de proclamations. Ce factum n'a qu'un succès

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vex, L'Hermite, Roll, Gervais, Bernard, artistes peintres.

MM. Alfred Boucher, Georges Gardet, Marqueste, Puech, Injalbert, Félix Charpentier, statuaires.

MM. Chaplain, Flameng, artistes graveurs.

MM. Nénot, Vaudremer, architectes.

M. Lalique, ciseleur d'art.

M. Thesmar, artiste céramiste.

M. Bigard-Fabre, chef de la division de l'enseignement et des travaux d'art au sous-secrétariat d'Etat des beaux-arts.

MM. de Fourcaud, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Roger-Marx, Louis Lumet, Thiébault-Sisson, écrivains d'art.

FAITS DIVERS

PARIS

Double asphyxie

M. Maréchal, commissaire de police du quartier Saint-Thomas-d'Aquin, a été appelé avant-hier à constater le double décès par asphyxie probable de M. Joseph Avisé de Mazière, âgé de vingt-neuf ans, et de sa sœur, Jeanne, âgée de vingt-sept ans.

M. de Mazière habitait avec ses deux sœurs un pavillon situé dans la cour de l'immeuble numéro 209, boulevard Saint-Germain : le plus jeune sœur logeait au rez-de-chaussée, tandis que le comte et sa sœur Jeanne logeaient au deuxième étage.

Samedi soir, la plus jeune sœur monta dans l'appartement du second. Elle trouva son frère et sa sœur inanimés. Une odeur violente de gaz s'était répandue dans l'appartement.

La police fut prévenue aussitôt. Mais l'état de l'enquête ne permet pas de dire si la mort est accidentelle ou si l'on se trouve en présence d'un double suicide.

Le vol au narcotique

M. Chénebenoit, juge d'instruction, a interrogé deux des cambrioleurs qui ont dévalisé, au mois de janvier dernier, Mlle Cora, dite « Mathilde de Cordagne ». Ces deux malfaiteurs, dont nous avons relaté hier l'arrestation, **Jean Lalanne, dit « Le Bordelais »**, et Gontran Dauzats, ont reconnu avoir accompagné chez Mlle Cora, rue Fourcroy, leur compagnon Gil Calvo ; mais ils prétendent que c'est ce dernier, seul, qui a commis le vol de bijoux. Pendant qu'ils s'entretenaient avec la demi-mondaine, et la retenaient ainsi au salon, Calvo pénétrait dans le boudoir et raflait tous les bijoux. Lalanne et Dauzats avouent cependant qu'ils reçurent chacun 1,200 francs de Calvo, lorsque celui-ci revint de Londres, où il avait vendu une partie des bijoux pour 8,000 francs.

Quant au narcotique qui aurait été donné à la victime, Lalanne et Dauzats ont déclaré qu'ils n'avaient jamais su que Calvo se fût servi de ce moyen.

Calvo, qui avait été arrêté et condamné à trois mois de prison pour insoumission à la loi militaire, et qui était malade au Val-de-Grâce, est sorti hier de l'hôpital et a été transféré à la Santé. Il sera interrogé cette semaine par le juge.

Un tramway renversé

Hier soir, vers sept heures, un très grave accident s'est produit boulevard Magenta.

Le tramway 241, de la ligne Saint-Ouen-Bastille, conduit par le mécanicien Castagné, descendait le boulevard, lorsque, à la hauteur du n° 39 il fut violemment tamponné par l'automobile 125-N-6, que l'arrivée d'un tramway montant avait jetée sur la gauche.

Le tramway versa.

On releva sept blessés, dont deux très grièvement atteints, qui dû être transportés à l'hôpital Saint-Louis.

Voici les noms des victimes :

Jean Baridon, âgé de quarante-un ans, chauffeur de l'automobile ; MM. Ernest Carrière, soixante-neuf ans, industriel, 115, boulevard Richard-Lenoir ; Maurice Doullen, vingt-cinq ans, ébéniste, 36, rue Duhesme ; Mme Augustine Chabané, vingt-neuf ans, couturière, 62, rue Saint-Sabin ; Mme Eugénie Grisar, vingt-huit ans, 50, rue de la Roquette ; Mlle Cécile Ballet, vingt-six ans, 6, rue de l'Entrepôt ; Mlle Marguerite Ferrant, dix-huit ans, 70, rue Lamarck.

Seuls, MM. Baridon et Doullen ont été conduits à l'hôpital Saint-Louis. Leur état est grave.

Le tramway 241 a été relevé par les pompiers.

Une enquête est ouverte pour établir les responsabilités.

LES PREMIÈRES

LE NOUVEAU SPECTACLE DU THÉATRE MÉVISTO

Le programme composé par Méviste avec une rare habileté aura ce seul inconvénient : faire remarquer que le théâtre est trop petit. De longtemps nous n'eûmes meilleure soirée.

D'abord le *Petit Terme*, aimable plaisanterie de MM. Adrien Vély et Léon Mirat sur la grossesse nerveuse. Quelle régalante pécette ferait ces humoristes avec l'opération césarienne !

Puis, une opérette de M. Sacha Guitry sur une musique gracieusement bouffonne de M. Tiarko Richepin. *Tel père, Tel fils*. Jemmy fils de Guillaume, devenu ténor de province est aimé de la multi-millionnaire Elsa. Mais Elsa est la fille de Gessler ; la vanité dans la situation de Chimène, elle ne peut épouser le fils de l'homme qui a tué son père. Si l'union a cette condition que Tell jeune renouvellera, sur la tête de son père, l'expérience de la pomme à quoi il fut lui-même soumis. Guillaume s'y soumet de fort mauvaise grâce et sa crainte n'était pas vaine car il a la tête percée par la flèche, ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de bénir le joyeux hyménée. La farce macabre, quoi qu'un peu prolongée a paru d'autant meilleure qu'elle est chantée à la perfection par M. Vurelly, Mlle Moody et le plus drôlement du monde par Méviste.

Les Ruffians de M. Charles Méré ont fait une sensation profonde. C'est une œuvre violente, ardemment colorée, ne reculant devant aucune audace. La Pompita (nous sommes en Italie) a été retirée d'un mauvais lieu par Pasqualite le bègue qui l'a épousée. Mais Pasqualite est affreux et La Pompita se donne à tout le monde sauf à son mari. Malheureusement elle fait des jaloux et un amant quitté pour un autre la tue. Pasqualite tue cet amant et serrant dans ses bras le corps de Pasqualite s'écrie : Maintenant tu es à moi. A moi seul ! La détresse amoureuse de l'infirme Pasqualite a été superbement traduite par Méviste que la salle a acclamé en même temps que la pièce.

Jeux à la Cour est la Revue de Willy. Elle a commencé vers les minuit et cependant j'ai entendu à la chute du rideau cet mots jamais ouïs au théâtre même après la *Marcotte*, le *Maître de forges* ou *Cyrano* : Déjà fini ! Il faut dire que c'est dans un pêle-mêle feu de mots à l'emporte-pièce, une suite de scènes délicieusement drôles. La question Chandecler, Richepin (devenu Pain de Luxe) à l'Académie, la veuve joyeuse, M. Coutant d'Ivry, M. Picard prêtent à des paradies qui si elles avaient été d'Aristophane eussent vraiment mérité sa gloire à ce revuiste. Mlle Magdy, MM. Wolff, Devil, Olin, associent leur nom à l'œuvrette de Willy. Œuvre des plus considérables, à grande portée, à grosses conséquences, car non seulement elle blague la Chambre, la Marine et la Guerre, mais elle fait encore une révolution dans la revue en montrant que le véritable article qui plaît au public n'est pas l'énorme machine à cortèges de femmes et d'éléphants mais tout simplement un réel d'esprit scénique dans un petit décor. Il est vrai que Meg Villars, chantant et dansant sans jupon mais avec autant de jambe que de fantaisie vaut toutes les splendeurs de la mise en scène.

Charles Mariel.

LES THEATRES

A l'Opéra

Les directeurs de l'Opéra, MM. Messager et Broussan, pour créer entre les commanditaires de l'Opéra, les abonnés de l'Opéra et eux-mêmes un lien nouveau, ont décidé la fondation d'un comité artistique consultatif avec lequel ils discuteront à l'avenir les principales questions que le répertoire et les ouvrages nouveaux soulèvent.

C'est, on le sait, une sorte de comité de lecture que MM. Messager et Broussan constituent. Et cela n'est nullement humiliant pour eux. Ce comité constituera une commission de plus qui ne se réunira... jamais.

— Mlle Marguerite Vinci, la jeune cantatrice dont les démêlés judiciaires avec ses directeurs ont occupé l'actualité théâtrale pendant quelque temps, et à qui le conseil des prud'hommes avait donné raison, rentre à l'Opéra : elle a signé hier un réengagement pour deux ans avec MM. Messager et Broussan.

— Mlle Lina Cavalieri donnera la première de ses représentations le lundi 26 avril ; elle chantera *Thaïs*.

A la Comédie-Française

La date de reprise de *l'Honneur et l'Argent* de François Ponsard est fixé au 29.

Au Théâtre Antoine

Demain mardi, répétition générale de : *Master Bob (gagnant du Derby)*, pièce en quatre actes de MM. Henry de Brisay et Marcel Laurent.

« Fédra » à Paris

A l'issue de la première de *Fédra*, à Milan, le nouveau chef-d'œuvre de Gabriel d'Annunzio, M. Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, qui assistait au triomphe du Maître italien, a traité avec celui-ci pour la publication de la traduction française de la tragédie et pour le droit de représentation à Paris l'hiver prochain.

Fédra sera d'ailleurs montée sous le patronage de la *Grande Revue*.

Aux Escholiers

Mercredi prochain, à 1 h. ½, répétition supplémentaire pour la prise du nouveau spectacle : *la Grande Année*.

M. Froyez a décidé de donner cette représentation, ce jour-là, le mardi soir étant déjà choisi par M. Gémier pour la répétition générale de son nouveau spectacle.

A propos de Reyer

Notre excellent confrère Nicolas a reçu l'intéressante lettre suivante de Mme E. Rey (Reyer).

« Je lis une note parue dans le *Gaulois* ayant trait à l'héritage de Reyer. Etant la fille unique du compositeur, et non sa nièce, comme il est dit par erreur dans cette note, j'ai dû très douer des insinuations qu'elle contient et qui sont de nature à produire une impression fâcheuse dans l'esprit des amis et des admirateurs de mon illustre père.

Il n'est pas exact que les objets remis dans ma demeure de la rue de La Tour-d'Auvergne soient destinés à se disperser au vent des enchères. Tous ces souvenirs me sont chers à l'égal d'une reliques.

Je proteste également contre le reproche d'abandon d'une vieille servante depuis trente ans au service de mon père, ces racontars étant contraires à la réalité des faits.

E. Rey (Reyer).

A la Société des Auteurs

L'assemblée générale annuelle des membres sociétaires de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques aura lieu le mercredi 12 mai, à deux heures très précises, à la salle des Ingénieurs civils, sous la présidence de M. Paul Hervieu.

La commission présentera son rapport sur les travaux de l'année, après quoi il sera procédé à l'élection de cinq nouveaux commissaires, quatre auteurs et un compositeur, en remplacement de MM. Henry Bernstein, Paul Gavault, Henri Lavedan, Maurice Donnay et Massenet, membres sortants et non rééligibles ayant une année.

MARSIN.

MOUVEMENT SOCIAL

Pour le 1er mai

La Fédération nationale de l'industrie du bâtiment adresse ce matin un appel à tous ses adhérents à l'occasion du 1er mai.

En voici le texte :

Tous les travailleurs fédérés du bâtiment doivent chômer le 1er mai et prendre les dispositions nécessaires pour faire déserter les chantiers par ceux qui n'ont pas encore compris la puissance d'affirmation de la classe ouvrière que doit être cette date.

Camarades, rendez-vous en masse dans les meetings organisés par votre Bourse du travail d'accord avec la C.G.T., et que, dans les autres localités, les syndicats organisent eux-mêmes des réunions.

Le 1er mai doit prévoir, cette année, plus encore que les précédentes, un caractère de revendication ; il appartient aux camarades du bâtiment d'y apporter leur contingent.

Aux Allumeurs de gaz

La loi du 27 mars 1907 sur les prud'hommes donne le droit à tous nos camarades allumeurs d'être électeurs prud'hommes.

Il ne peut échapper à personne l'utilité d'user de ce droit.

En conséquence, la Chambre syndicale prie tous les syndiqués de se rendre avant le 20 avril (dernier délai) à leur mairie respective pour se faire inscrire ou vérifier s'ils sont maintenus.

Les camarades qui se verraient refuser ce droit par les employés de mairie devront demander à ces derniers une fiche établissant ce refus et faire parvenir au plus tôt cette fiche et tous renseignements nécessaires au camarade Passemard, secrétaire général à la permanence. Que pas un ne manque.

Le Syndicat.

Aux Sténographes-Dactylographes

La Chambre syndicale des sténographes-dactylographes engage vivement les sténographes, dames et hommes, à se faire inscrire sans aucun retard sur les listes électorales prud'homales, à la mairie de leur arrondissement, tous les jours de 10 heures à 4 heures, et les soirs de 8 heures à 10 heures, jusqu'au 20 avril prochain, dernier délai.

Les conditions pour l'inscription sont les suivantes :

1° Etre Français et âgé de vingt-cinq ans ; 2° exercer la profession depuis trois ans (produire simplement un certificat de patron de cette date) ; 3° résider dans l'arrondissement depuis un an.

Pour tous renseignements, s'adresser à la permanence du Syndicat, Bourse du travail, annexe A, 33, rue Jean-Jacques-Rousseau, tous les soirs de huit heures et demie à dix heures et demie.

Avis et Communications

Université populaire

Programme du lundi 19 avril

Ballandis, 88, avenue Parmentier. — Cours de solfège.

Coopération des idées, 157, faubourg Antoine. — H. Fabry : la révolution turque, par un témoin oculaire.

U. P. Zola. — Cours de coupe et de couture.

U. P. Germinoise. — Cours : diction, mandoline.

U. P. de Meaux. — Cours : violon, diction.

Cours et conférences

SOCIÉTÉ DE PRÉPARATION ET DE PERFECTIONNEMENT MILITAIRES du 22e régiment d'infanterie territoriale. Conférence le lundi 19 avril, à 8 h. 1/2, au gymnase, 11, rue de Malte, sur l'*Education morale et l'instruction militaire*, par M. le lieutenant Dubreuil, instructeur à Saint-Cyr.

A LA SORBONNE. — La deuxième leçon du commandant Paul Renard concernant les aérostats libres, qui étaient annoncée pour le mercredi 28 avril, aura lieu le mercredi 21. Les trois dernières leçons seront faites le 5 mai sur les aérostats captifs, le 12 mai sur les aérostats dirigeables, étude théorique, le 19 mai sur les aérostats dirigeables, étude historique. Le cours a lieu à la Sorbonne, à l'amphithéâtre Cuvier, à 5 heures ½ du soir.

AU MUSEUM. — M. le Professeur Stanislas Meunier, ouvrira le Cours public de Géologie du Muséum d'Histoire Naturelle, le mardi 22 avril, à 5 heures, par une séance consacrée aux faits généraux de la Géologie Comparée et à l'histoire des Pierres tombées du ciel, dans l'Amphithéâtre de la Galerie de Géologie du Jardin des Plantes.

FACULTÉ DE MÉDECINE. — M. le docteur Paul Fabre, reprendra, à la Faculté de Médecine (Amphithéâtre Crveilhier, 15, rue de l'Ecole de Médecine), le jeudi 22 avril, à quatre heures, son Cours libre de *Psychopathologie du tube digestif* ; il le continuera le jeudi de chaque semaine, à la même heure.

Divers

OFFICE NATIONAL DU COMMERCE EXTÉRIEUR. — M. E. Bonnaud, conseiller du commerce extérieur de la France, recevra jeudi 22 avril, de 2 h. à 4 h., à l'Office national du commerce extérieur, 3, rue Feydeau, les exportateurs français de fruits et primeurs désireux d'étendre leurs débouchés en Suisse et en Allemagne.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. — La quatrième assemblée générale de la Société de géographie commerciale aura lieu le mardi 20 avril à huit heures et demie du soir, boulevard Saint-Germain, 184, M. Grosdemange y fera une conférence sur « l'Afrique du Sud et ses Mines ».

PROGRÈS RÉPUBLICAIN. — Jeudi 22 avril, à 8 heures et demie, à la mairie du quatrième arrondissement, conférence par M. Varinard des Côtes, de la Fédération républicaine, sur : « Les vieux métiers et vieilles coutumes de France » avec projections et auditions musicales de vieux airs, par M. Brianchet, virtuose et historien de la vielle.

CONCOURS. — Un concours pour la nomination à six places de médecin de l'assistance médicale à domicile sera ouvert le lundi 26 avril 1909, à midi, à la salle des concours de l'administration, 40, rue des Saints-Pères.

L'AMICALE DE LA SEINE-INFÉRIEURE. — L'Amicale amicale de la Seine-Inférieure donnera un grand concert au profit de sa caisse de secours mercredi prochain, 21 avril, à huit heures et demie du soir, dans la salle du théâtre du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

LES SPORTS

Hippisme

COURSES A LONGCHAMP

LES RÉSULTATS

Courses	Noms des Chevaux	Sit. des chev.	Pesage Unité 10 fr.	Deposée Unité 5 francs
1re c. 11 part.	*Madrigal II*	Gagn.	91 ..	43 ..
	—	Placé	18 50	14 50
	Petit Maître	Placé	24 50	9 50
	Meryem	Placé	45 50	18 50
2e c. 5 part.	*Napofol*	Gagn.	11 50	7 ..
	—	Placé	13 ..	6 50
	Celine	Placé	17 50	9 50
		Placé	.. ..	.. ..
3e c. 3 part.	*Mohart*	Gagn.	30 50	34 50
	—	Placé	11 50	7 50
	Hipolin	Placé	15 50	10 ..
	Cassien	Placé	22 50	9 50
4e c. 6 part.	*Moulins-la-Marche*	Gagn.	31 ..	34 50
	—	Placé	12 ..	10 ..
	Bérnaud	Placé	21 ..	11 ..
		Placé	.. ..	.. ..
5e c. 9 part.	*Prestissimo II*	Gagn.	34 50	15 ..
	—	Placé	13 ..	6 50
	Princesse Margaret	Placé	14 ..	6 10
		Placé	.. ..	.. ..
6e c. 9 part.	*Valaque*	Gagn.	54 ..	29 50
	—	Placé	21 ..	10 50
	La Bombe	Placé	22 50	12 50
	Cocasse	Placé	29 50	15 50

Les gagnants de l'AURORE sont indiqués en italiques.

NOS PRONOSTICS :

COURSES A SAINT-CLOUD

à deux heures

PRIX DES COURBEILLES (*A réclamer*. — 2.000 fr. — 2.000 m.) *PERSPICACE* — *Macduff*.

PRIX DES AMAZONES (4.000 fr. — 1.400 m.) *MESSAOUDA* — *Philosophy*.

PRIX DU BOIS-DE-BOULOGNE (5.000 fr. — 2.100 m.) *GAMBAISEUIL* — *Barpiste*.

PRIX DU GROS-BUISSON (*A réclamer*. — 3.000 fr. — 1.300 m.) *GIRELLE* — *Rit de Cœur*.

PRIX VELASQUEZ (Handicap. — 5.000 fr. — 2.000 m.) *VENERABLE* — *Montry*.

PRIX DES AUBÉPINES (4.000 fr. — 1.400 m.) *PHOCIDE* — *Mistigri*.

CYCLISME

La Coupe d'honneur

La deuxième épreuve comptant pour cette coupe, organisée par l'Union Sportive de la Samaritaine, a été disputée hier sur le Circuit de Ferrières, soit 35 kilomètres. L'arrivée, très disputée, a été jugée comme suit : 1. Guyard ; 2. Poulin ; 3. Vernier ; 4. Radanne ; 5. Gladel ; 6. Rher ; 7. Doulin ; 8. Poédit ; 9. Paquel ; 10. Chaumette. — N. p. : Pautrat, Grelin, Soulié et Roche, victimes de crevaisons. L'organisation était assurée d'irréprochable façon par le dévoué et sympathique Besson.

FOOTBALL-ASSOCIATION

Le Bon Marché contre le Louvre

Hier matin, à 9 h. 1/2, à Charenton-neau, sur le terrain du C. A. P., a eu lieu cette importante épreuve qui mettait aux prises les excellentes équipes de l'U. S. B. M. et de l'U.V. Louvre.

Le Bon Marché a battu le Louvre par 2 buts à 1. Partie très intéressante et jeu excellent de part et d'autre.

VELODROME BUFFALO

Course de 50 kilomètres

50 kilomètres. — 1. Seigneur, en 37 m. 42 s. 4/5 ; 2. de Mara, à 2 tours ; 3. Rutt, 12 tours.

40 kilomètres. — 1. Seigneur, en 30 m. 30 s. 4/5 ; 2. de Mara, à 2 tours ; 3. Rutt.

30 kilomètres. — 1. Seigneur, en 1 h. 4 m. 18 s. 2/5 ; 2. de Mara, à 2 tours ; 3. Rutt, 12 tours.

Dans l'heure, 46 kilomètres 600 par Seigneur.

Maurice Chérit.

DERNIÈRE HEURE

Les Événements de Turquie

A la Chambre. — Le nouveau président. — Une déclaration de l'armée de Salonique.

Péra, 19 avril.

Mistafa effendi, député d'Alepp, a été nommé président de la Chambre à la séance d'aujourd'hui.

Les membres de la députation envoyés à Spartakiah pour parlementer avec les troupes de Salonique ont donné de leur mission des comptes rendus quelque peu contradictoires. Il semble néanmoins établi que les soldats sont décidés à maintenir la constitution coûte que coûte.

On a demandé à la députation si les membres du Parlement jouissaient de la liberté de parole ; 17 députés répondirent affirmativement ; 13 autres répliquèrent que tel n'était pas le cas. Sur quoi, l'officier chargé de parler au nom des troupes de Salonique lut la déclaration suivante :

« Tant que la liberté pleine et entière n'aura pas été rétablie nous resterons ici. Nous ne sommes pas venus pour provoquer la guerre fratricide, loin de nous la pensée d'un tel crime contre la Patrie. Nous nous rendons parfaitement compte qu'un échange de coups de feu conduirait à une intervention étrangère et, par conséquent, nous avitons des mesures extrêmes. Sachez pourtant que nous avons les moyens, si nous trouvons que cela est nécessaire, d'entrer à Constantinople sans tirer un seul coup de fusil.

« Nous n'avons pas besoin de conseils. Retournez à Constantinople et donnez vos conseils à la garnison indisciplinée de la capitale. Quant à nous, nous suivons comme correcte et notre honneur militaire et l'autorité civile. Ce que vous avez de mieux à faire est de découvrir les instigateurs de cet abominable complot de mardi, car il faut qu'ils soient sévèrement punis. L'obéissance militaire n'existe plus à Constantinople ; tâchez de la rétablir par tous les moyens. Soyez assurés que nous resterons jusqu'à ce que l'on nous ait donné des garanties que de nouveaux attentats contre la Constitution seront rendus impossibles. Tâchez de découvrir les coupables et nous nous chargerons de les châtier, quels qu'ils soient. »

Après avoir reçu communication de cette déclaration, la Chambre a décidé d'envoyer dans les casernes une commission de 10 membres chargés d'expliquer aux soldats les déplorables conséquences de leur indiscipline. Lecture fut donnée d'un télégramme de provinces, condamnant les récents événements et refusant de reconnaître le nouveau gouvernement.

L'armée constitutionnelle aux portes de Constantinople

Péra, 18 avril.

La situation est très grave, les troupes de Salonique s'avancent ; une avant-garde de 630 hommes se trouve maintenant à 27 kilomètres de Constantinople. Il y a, en outre, 10,000 Jeunes-Turcs avec de l'artillerie se en attend 22,000 autres demain avec des canons à tir rapide et de la grosse artillerie. On ne sait pas encore si la garnison de Constantinople résistera.

Quand la concentration sera terminée, 10,000 Jeunes-Turs avec de l'artillerie se rendront à Constantinople.

Les Jeunes-Turcs exigent la punition des instigateurs de la récente révolte, la restauration de l'ancien ministère et des garanties pour la liberté des délibérations parlementaires. On annonce que des renforts d'Andrinople et de Salonique sont en route. On estime à 20,000 le nombre de troupes constitutionnelles qui dans 48 heures seront aux portes de Constantinople.

Bruits sensationnels

Londres, 18 avril

On mande de Constantinople que la chute du cabinet est certaine pour demain. Le bruit court de la destitution du sultan.

Une ruse du sultan

Constantinople, 18 avril.

L'armée de Salonique promet de ne pas entrer à Constantinople, si le gouvernement fait droit à ses demandes. Le conseil des ministres délibère sur le rejet ou l'acceptation des demandes du comité Union et Progrès.

Avant la capitulation

Constantinople, 18 avril.

Une vingtaine de mille hommes de troupes, auxquels sont venus se joindre un nombre à peu près égal de volontaires armés, sont massés près de Constantinople.

Une fausse nouvelle démentie

Vienne, 18 avril.

Un journal avait prétendu que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople s'était efforcé d'amener, dans le cas d'une aggravation de la situation en Turquie, l'intervention armée de la Bulgarie. On assure de source autorisée que cette nouvelle est dénuée de tout fondement. Si une intervention devait se produire en Turquie, elle ne pourrait qu'avoir un caractère collectif.

Les navires de croiseurs

Toulon, 18 avril

Le croiseur cuirassé *Condé* a reçu l'ordre de se tenir prêt à appareiller pour les eaux turques.

A L'ÉTRANGER

EN ALLEMAGNE

Les relations avec le Japon

Berlin, 18 avril.

M. Théodore Schiemann dit dans la *Kreuz Zeitung*, à propos du Japon :

Le correspondant du *New-York Herald* à Pékin avait câblé à son journal que les relations entre le Japon et l'Angleterre s'étaient sensiblement refroidies, et que le cabinet de Tokio cherchait à se rapprocher de l'Allemagne dont l'influence se fait sentir à Pékin. Le *Japonese American commercial Weekly*, seul journal paraissant à la fois dans les deux langues du Japon et en Amérique, remarque à ce propos, dans un article vraisemblablement inspiré : « Il ne nous appartient pas de démentir ces bruits, nous pensons cependant que le gouvernement de Tokio n'a pas à prendre l'initiative d'un semblable rapprochement. Il n'est pas exact que l'influence de l'Allemagne surpasse celle des autres puissances en Chine. C'est l'influence britannique qui domine dans ce pays, et celle des Etats-Unis s'y enracine tous les jours davantage. Si le Japon se laissait conduire par des motifs intéressés, il calculerait donc plus sage de marcher la main dans la main avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Pour conclure, c'est à l'Allemagne et non au Japon de prendre l'initiative d'un rapprochement plus intime entre les deux pays. Nous pensons que l'Allemagne doit également désirer marcher d'accord avec le Japon en Amérique. »

M. Schiemann ne voit pas bien le but de cette discussion.

EN BELGIQUE

Une « Ligue maritime »

Anvers, 18 avril.

On sait qu'il vient de se fonder sous la présidence de M. Frank, député d'Anvers, une « Ligue maritime belge » qui se propose de faire prévaloir les mesures reconnues utiles à l'expansion de la marine marchande du pays.

Elle organise une première série de conférences ayant trait à la navigation maritime et au yachting.

EN ITALIE

Départ du prince de Bülow

Venise, 18 avril.

Le prince et la princesse de Bülow sont partis pour Berlin. Ils ont été salués par les autorités, et par le consul d'Allemagne.

Les Journaux de ce matin

De la *Lanterne* :

Les Jeunes-Turcs ne paraissent pas décidés cette fois à se contenter de vaines promesses. L'expérience leur a montré qu'il n'y a rien de bon à attendre de l'homme qui fut toute sa vie l'ennemi irréductible de toute liberté et de tout progrès. Ils semblent résolus à compléter une bonne fois l'œuvre de libération qu'ils ont entreprise et à combattre le fanatisme et la contre-révolution dans la personne du sultan.

Certains semblent craindre qu'en poussant jusqu'au bout l'aventure, les Jeunes-Turcs ne déchaînent sur leur pays une guerre civile désastreuse qui appellerait la guerre étrangère. Il faut pourtant bien que le régime nouveau soit défendu. Si la sédition du 13 avril demeure impunie, si la liberté reste exposée à de telles aventures, c'en est fait à la fois et de la liberté et de l'indépendance.

De *Paris-Journal* :

En somme, il n'est pas démontré que les hommes de l'Union libérale turque arrivés au pouvoir à la faveur du récent coup d'Etat de Constantinople aient projeté la fin du régime constitutionnel. Ce qui paraît rassurant c'est que les voilà obligés, ainsi que le sultan lui-même, de prodiguer les assurances de fidélité à la Constitution.

Quand on s'entretient des événements de ces jours derniers avec des Turcs dégagés des préoccupations de parti, ou bien avec des Occidentaux sincèrement attachés au nouvel ordre de choses, et qui ont, comme nous, salué avec bonheur la fin de l'absolutisme, on acquiert la conviction que le comité Union et Progrès n'est pas exempt de tout reproche.

Beaucoup de bons citoyens se sont séparés de lui qui avaient donné à la révolution des gages de leur dévouement. Il est été poussés à ce divorce par la sectarisme des chefs du comité et leur exclusivisme nationaliste.

FEUILLETON DE L'*AURORE* 13

L'ENVOUTÉ

Grand roman d'Amour et de Magie

PAR

Mme Marie de la HIRE

MARIAGE TRAGIQUE

CHAPITRE V

(Suite)

Quand il entrait chez les d'Avrimont, c'est avec une légère émotion qu'il demandait des nouvelles des absents, sans oser prononcer le nom de Blanche : et si M. d'Avrimont le retenait pour discuter un article du journal, il écoutait avec patience les récits du vieux militaire, les anecdotes radotées de la guerre d'Afrique ou encore les raisons de la perpétuelle discorde qui existait entre le clergé de Lourdes et l'évêché de Tarbes. Hugues espérait toujours que Blanche interromprait l'entretien, et il attendait ainsi l'occasion de voir cette jeune fille qu'on écartait avec intention de son chemin. Plusieurs jours se passèrent dans la même attente ; les mémoires du commandant suppuraient d'ennui. Hugues eut du dépit, puis de la colère de cet état de choses ; il ne concevait pas qu'on pût contredire avec autant de suite un désir exprimé, et il rechercha Blanche avec plus d'intérêt.

Après avoir épuisé vainement l'assiduité des visites, il voulut fouiller les églises. Mme d'Avrimont y passait les journées, Blanche devait y être aussi ; la guigne eut été complète, s'il n'avait pu, dans une des chapelles obscures du Rosaire, ou près de la grotte Massabielle, s'asseoir quelques instants près de Blanche et lui voler un brin de conversation.

La guigne ? Hugues n'y croyait pas pour lui. Au contraire, il pensait qu'un génie merveilleux conduisait son destin par une suite d'événements dont la fatalité, quelquefois contrariante, le servait quand même. Sa volonté était force de loi, son désir force de raison. Il pensait même l'outrance du sophisme à déclarer que nulle entrave ne pouvait faire dévier la forme de sa conduite.

Aussi, lorsqu'il comprit que la famille d'Avrimont évitait toute rencontre avec Blanche, il trouva la mesure outrecuidante : il développa un plan de ruse et déploya ses batteries d'intrigues pour voir Blanche sans être dans le salon de la douairière.

La foule commençait à affluer à Lourdes. C'étaient les pèlerinages des Belges, des Suisses, des Lorrains, qui se succédaient, apportant un indescriptible mouvement dans cette petite ville, tout à coup fourmillante comme une capitale, illuminée à l'égal d'une féerie, retentissante de grelots de chevaux, de cris de camelots, de chants religieux. Les citadins et les étrangers vivant dehors avec cette belle insouciance méridionale des gens qui aiment le spectacle qu'il soit profane ou sacré.

La distraction, la badauderie ou la piété conduisent également les Lourdais au parvis du Rosaire. Tout pèlerinage doit être vu et suivi pour chacun il y a des services particuliers, des messes, des bénédictions, des processions qui luttent de magnificence. Les costumes des bretons et des bretons attirent la curiosité aussi fortement que les mascarades pendant les jours gras dans les villes d'Italie. Leur arrivée et leur départ sont des événements. Incrédules et dévots vont à la grotte de la Vierge et boivent l'eau miraculeuse, délicieuse au goût, ainsi que toutes les sources des Pyrénées : les uns égrènent leur chapelet en flânant, les autres distraits suivent le mouvement, ce bouleux fleuve de monde qui va parallèlement du gave jusqu'à la grotte. Et l'on se retrouve là, comme à Marseille sur la Canebière et au vieux port, à Paris au bois de Boulogne, en Espagne à une course de taureaux. Les croyants donnent le spectacle de leurs prières hurlées tandis qu'ils sont couchés sur le sol les bras en croix, la face dans la poussière. Ils intéressent, mais n'émeuvent plus, on en voit tant ! et tous les jours ! L'esprit commerçant modère l'enthousiasme religieux par le souci du trafic ; les camelots vous harcèlent à tous les carrefours, les marchandes de chapelets poursuivent jusque dans les églises et le client rébarbatif et les enfants lui courent après pendant de grands trajets pour mendier l'achat d'un cierge ! Et c'est partout une irruption d'étalages portatifs, un fourmillement de vierges de toutes les dimensions, de chapelets et d'images, de souvenirs de Lourdes.

La grotte Massabielle, la basilique, le Rosaire sont à l'instar d'une source minérale, d'un monument, d'un paysage, l'entreprise dont l'exploitation savamment soignée apporte au pays une fortune colossale qui afflue chaque année avec une régularité sidérale.

Causez avec un cocher, un guide, il avoue avec ingénuité, si on le questionne adroitement, qu'il ne croit pas plus à l'apparition de la Vierge qu'à la résurrection de ses aïeux, mais que pour la bonne réputation de Lourdes, il faut soutenir son prestige en affirmant les miracles.

Mme d'Avrimont suivait tous les pèlerinages, exaltée comme les plus pieux des pauvres qui viennent des confins de l'Allemagne ou de l'Italie pour trouver la guérison, elle assistait aux sermons, aux messes, aux autres offices chaque fois que son service volontaire à l'hôpital lui en donnait le loisir. Avec les Bretons elles se prosternait la face contre terre. Les soirs de grande procession, elle gravissait à genoux le Calvaire de la montagne des Espelugues ; mais là où elle montrait un dévouement sans bornes, une charité apostolique, c'était auprès des malades. A l'hôpital, les plaies pestilentielles ne la repoussaient pas à soigner ; à la piscine, elle aidait à transporter les estropiés, découvrait de leurs haillons sanguinolents les ulcères des tuberculeux et soutenait dans l'eau bienfaisante les infirmes pour le bain. Quand elle avait ainsi éprouvé son dévouement et réconforté sa foi, pour les grâces qu'elle avait à demander, elle se baignait à la fin de la journée dans la même eau immonde de l'excrémance des plaies ; les murailles émues des supplications des mourants et vibrants des redites des pieux, renfermaient pour elle une douloureuse volupté astreingée des souffrances, et répandue dans l'atmosphère puante des exhalaisons des corps moites et fiévreux où Mme d'Avrimont mortifiait sa fierté ! La vieille dame revenait après ces ablutions à l'air vivifiant du large, le front irradié d'une émotion béate, les traits accusés d'une ineffable satisfaction ; mais ses yeux étaient toujours secs, plus autoritaires que jamais, et ses lèvres, plissées dans le rictus de son inviolable fanatisme, méprisaient.

Blanche accompagnait souvent sa mère à la grotte, mais la jeune fille avait toujours refusé de la suivre aux piscines. La saleté des malades lui répugnait : et elle était d'avis, comme son frère, que certaines personnes se guérissent à Lourdes, simplement parce qu'elles étaient lavées, ce que chez elles, on n'aurait pu leur faire endurer.

Hugues d'Halls eut bientôt fait de connaître les habitudes de Mme d'Avrimont. Il apprit vite que la vieille dame passait la matinée à l'hôpital, les après-midi à la piscine, et que les jours de fêtes, vêpres et les processions l'accaparaient. Et il suivit Mme d'Avrimont de la Basilique au Rosaire, à la grotte Massabielle, au Calvaire : si Blanche était avec elle, il épiait discrètement les deux femmes pour savoir si la jeune fille était quelque fois seule dans l'église. Il parvint aussi à remarquer que si Blanche quittait sa mère c'était pour l'attendre, agenouillée dans une chapelle obscure, une heure, deux heures, quelquefois, pour reprendre avec elle, après, le chemin de la maison.

Un après-midi de dimanche des premiers jours de mai offrit à Hugues d'Halls cette occasion fortuite de combler un désir précieux qu'en patient psychologue il attendait avec sûreté.

C'était fête dans toute la paroisse. Un formidable drelin de cloches cavalcadait des bronzes frémissants aux échos de la vallée de Lourdes. Le soleil ardent enlevait dans une vigueur crue les tâches des maisons claires : la nature éprouvait dans ses verdures un élan printanier et l'éclosion des fleurs, spontanée, ardente, après une pluie récente, exultait d'une vie généreuse.

(*A suivre*).

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France